

elle-même vous l'a amené à travers les forêts pour recueillir votre dernier soupir. »

Et ouvrant son manteau, il fit briller aux yeux du vieillard sa croix pastorale. A cette vue, le malade transporté de joie s'écria :

« O Marie ! ô ma bonne Mère, je vous remercie. »

Puis, se tournant vers l'évêque :

Confessez-moi, dit-il, maintenant, je crois que je vais mourir. »

Quelques instants après s'être purifié une dernière fois, il mourait en prédestiné.

Cet homme croyait à la parole de saint Bernard, qui déclare qu'on n'a jamais invoqué la sainte Vierge sans être exaucé.

Déformation de la langue française par le journal

(Suite et fin.)

Passons maintenant aux journalistes sans prétention qui ne veulent, comme dit La Bruyère, que se faire entendre. Ceux-là, si leur langue n'est pas toujours pure, ni seulement correcte, méritent toute notre indulgence. Ils brouillonnent une « copie » hâtive, qu'on leur arrache parfois des mains ; ils n'ont pas le temps de se relire. Qui donc, à leur place, répondrait de soi ? Et puis, le plus puriste trouve toujours un plus puriste pour regratter son style. Soyons, mes frères, charitables aux pécheurs, et ne soyons pas trop sévères aux péchés.

Au reste, ce qui doit nous bien disposer pour les journalistes, c'est la pédanterie des barbaques. En citerai-je un ou deux exemples ? Ils interdisaient encore vers 1830 des locutions telles que *morceaux historiques*, *rue passante*, *faire des dents*, *prendre froid*. Ils ne voulaient pas qu'on dit *baignant dans son sang*, sous prétexte que le participe présent exprime une action, un mouvement, et que l'homme qui baigne dans son sang est le plus souvent immobile ; ni : *il y avait là sept à huit personnes*, sous prétexte que cela signifie *sept personnes plus une fraction*. Laissons-leur alléguer la logique ; ce n'est pas par la logique que se règle la langue, c'est par l'usage. Mais, quant à l'usage même, il varie sans cesse ; et, lorsque nous relevons